

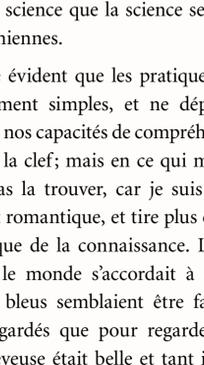
Ambrose Bierce

L'hypnotiseur

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR MARIE PICARD



Richard Bergh (1858-1919), *Séance d'hypnose* (1887), Nationalmuseum (Musée national des beaux-arts), Stockholm,



Ambrose Bierce (1842-1914).

CEUX DE MES AMIS qui apprennent par hasard qu'il m'arrive de m'adonner, pour me distraire, à l'hypnose, à la voyance et à des pratiques similaires me demandent fréquemment si j'ai une idée précise de la nature des principes sur lesquelles elles reposent. À cette question, je réponds invariablement que je n'en sais rien et que je ne souhaite pas le savoir. Je n'ai nulle envie de passer mon temps l'oreille collée à la serrure de l'atelier de dame Nature, mû par une grossière curiosité, afin de dérober les secrets de son commerce. J'attache aussi peu d'importance aux affaires de la science que la science semble en avoir attaché aux miennes.

Il me semble évident que les pratiques en question sont relativement simples, et ne dépasseraient en aucune façon nos capacités de compréhension si nous en trouvions la clef; mais en ce qui me concerne je préfère ne pas la trouver, car je suis d'une nature extrêmement romantique, et tire plus de satisfaction du mystère que de la connaissance. Lorsque j'étais enfant, tout le monde s'accordait à dire que mes grands yeux bleus semblaient être faits davantage pour être regardés que pour regarder – tant leur expression rêveuse était belle et tant ils semblaient, lorsque fréquemment je m'abstrayais du monde, indifférents à tout ce qui se passait. En cela, je suis tenté de penser qu'ils ressemblaient à l'âme qui se trouve derrière, toujours plus attentive à quelque belle représentation qu'elle a créée et à sa propre image que soucieuse des lois de la nature et de l'aspect matériel des choses. Aussi hors de propos et égotiste que tout cela puisse paraître, je le raconte pour justifier le peu de lumière que je suis capable de faire sur un sujet qui a énormément retenu mon attention et qui suscite chez tout le monde une très vive curiosité. Une autre personne dotée des mêmes pouvoirs et des mêmes possibilités que moi pourrait sans doute fournir une explication à ce que je me contente de présenter comme un simple récit.

La première fois que je pris conscience que je possédais des pouvoirs peu ordinaires, j'avais quatorze ans et j'étais à l'école. Il se trouva qu'un jour, ayant oublié d'apporter mon déjeuner, je contemplais avec envie celui qu'une petite fille s'appropriait à manger. Elle leva les yeux, nos regards se croisèrent et elle sembla incapable de détourner le sien. Après un moment d'hésitation, elle vint vers moi, l'air absent, et sans un mot elle m'abandonna son petit panier et son appétissant contenu avant de s'éloigner. Les mots ne sauraient exprimer ma joie; j'apaisai ma faim et détruisis le panier. Par la suite, je n'eus plus à me soucier d'apporter mon déjeuner : cette petite fille pourvoyait à mes besoins quotidiens, et il ne fut pas rare que, joignant l'utile à l'agréable, je m'autorise à satisfaire ma faim avec ses petites provisions, tout en l'obligeant à être témoin du festin pendant lequel je faisais semblant de lui offrir la dernière victuaille que je finissais par dévorer jusqu'à la dernière miette. La petite fille était toujours persuadée que c'était elle qui avait tout mangé, et dans les heures qui suivaient elle se mettait à pleurer parce qu'elle avait faim, ce qui étonnait le maître, amusant les élèves, lui valait le sobriquet de «Ventre affamé» et me remplissait d'un sentiment de paix que je ne pouvais expliquer.

Un aspect désagréable de cette situation par ailleurs très confortable était le secret dont il fallait absolument l'entourer : le transfert du déjeuner, par exemple, devait se faire à une certaine distance de la foule déchaînée, dans un bois; et je rougis quand je pense aux nombreux autres subterfuges indignes que cet état de choses rendit nécessaires. Comme j'étais (et suis toujours) naturellement franc et ouvert, toutes ces cachotteries m'agaçaient de plus en plus, et n'aurait été la réticence de mes parents à renoncer aux avantages évidents qu'offrait cette nouvelle façon de faire, je serais volontiers revenu à l'ancienne. Le projet que je finis par concevoir pour me libérer des conséquences de mes propres pouvoirs suscita, à l'époque, un vif intérêt, et le fait que la mort de la petite fille en ait constitué une partie fut sévèrement condamné, mais cela n'est pas l'objet de cette histoire.

Pendant les quelques années qui suivirent, je n'eus que peu d'occasions de pratiquer l'hypnotisme, tous mes petits essais ne m'apportant rien d'autre que l'isolement en cellule au pain et à l'eau; parfois même ils ne me valurent rien de mieux qu'une séance de chat à neuf queues. C'est au moment où j'étais sur le point de quitter le théâtre de ces petits désagréments que je franchis le pas le plus important de ma carrière.

On m'avait fait appeler dans le bureau du gardien et on m'avait donné des vêtements civils, une toute petite somme d'argent et une profusion de conseils qui, je dois l'avouer, étaient de bien meilleure qualité que les vêtements. Au moment où je franchissais la porte vers la lumière de la liberté je me retournai brusquement et, regardant le gardien dans les yeux d'un air grave, je l'eus rapidement en mon pouvoir.

«Vous êtes une autruche», lui dis-je.

À l'autopsie, il s'avéra que son estomac contenait une grande quantité d'objets indigestes, la plupart en bois ou en métal. Bien coincée dans l'œsophage et constituant, d'après le jury, la cause immédiate de la mort, se trouvait une poignée de porte.

J'étais par nature un bon fils plein d'affection, mais lorsque je dus me frayer quel chemin dans le vaste monde, à l'écart duquel j'avais si longtemps été maintenu, je ne pus m'empêcher de me souvenir que tous mes malheurs découlaient, directement, de la pingrerie de mes parents regardant mes déjeuners à l'école, et je n'avais aucune raison de penser qu'ils se fussent amendés.

Sur la route, entre la colline de Succotash et Asphyxie Sud, il y avait un petit champ découvert sur lequel se trouvait autrefois une cabane connue sous le nom de «repaire de Pete Gilstrap», où ce gentilhomme gagnait sa vie en assassinant les voyageurs. La mort de monsieur Gilstrap et le moment où les voyageurs désertèrent la route au profit d'une autre furent presque simultanés, si bien que personne ne put jamais distinguer la cause de l'effet. Quoi qu'il en soit, le champ était à présent à l'abandon et cela faisait bien longtemps que le Repaire avait été brûlé. C'est en me rendant à pied à Asphyxie Sud, le berceau de mon enfance, que je rencontrai mes parents en route vers la Colline. Ils avaient attaché leur attelage à un arbre et ils déjeunaient sous un chêne au milieu du champ. La vue du déjeuner fit ressurgir les douloureux souvenirs de mes années d'école et réveilla le lion qui dormait en moi. M'approchant des deux coupables, qui me reconnurent aussitôt, je me risquai à leur suggérer de m'inviter à leur table.

«De ces mets délicats, mon fils, dit l'auteur de mes jours, du ton pompeux qui était le sien et que l'âge n'avait pas altéré, il n'y a que pour deux. Je ne suis pas, je l'espère, insensible à l'éclat que la convoitise met dans ton regard, mais...»

Mon père ne termina jamais sa phrase; ce qu'il avait pris pour de la convoitise était tout simplement le regard fixe et grave de l'hypnotiseur. Quelques secondes plus tard, il était à ma merci. Il me suffit de quelques instants supplémentaires pour la dame, et je pus mettre en application les mesures que me dictait mon juste ressentiment. «Toi qui fus mon père, dis-je, je suppose que tu as pris conscience que toi et cette dame n'êtes plus ce que vous avez été?»

J'ai en effet observé certain petit changement... c'est peut-être dû à l'âge, telle fut la réponse, plutôt vague, du vieux monsieur.

Cela va plus loin, lui expliquai-je; cela tient à la nature, à l'espèce. Toi et la dame que voici êtes, en vérité, deux chevaux sauvages... deux étalons farouches, et pleins d'agressivité.

Comment, John, s'exclama ma chère maman, tu ne veux tout de même pas dire que je suis...

Madame, lui répliquai-je d'un ton solennel, en la fixant du regard, vous l'êtes.»

À peine ces paroles furent-elles sorties de ma bouche qu'elle se retrouva en appui sur les mains et les genoux et recula en direction du vieux monsieur, en criant comme un diable, pour lui envoyer un violent coup de pied dans les tibias. L'instant d'après, il tomba lui aussi à quatre pattes, prit de la distance et lui décocha des coups des deux pieds simultanément, puis de l'un et de l'autre successivement. Avec autant de détermination mais moins d'agilité, à cause de ses vêtements, elle lui rendit généreusement la pareille. Leurs jambes fouettaient l'air, se croisant et se mêlant de la manière la plus stupéfiante, leurs pieds se heurtaient parfois de plein fouet au-dessus d'eux, leurs corps projetés en avant retombaient de tout leur long, et restaient cloués là un moment. À nouveau debout, ils reprenaient le combat, exprimant leur fureur dans les cris atroces que poussent les bêtes sauvages qu'ils croyaient être; toute la région résonnait de leurs clameurs! Ils tournèrent jusqu'à n'en plus pouvoir, les coups de pied pleuvant «comme les éclairs d'un nuage sur la montagne»*. Ils plongeaient et se cabraient en arrière, les gens à terre, ils se frappaient sauvagement à coups maladroits des deux poings à la fois, et ils retombaient sur leurs mains comme s'ils étaient incapables de maintenir leurs corps debout. Des mains et des pieds, ils arrachaient du sol l'herbe et les cailloux; leurs vêtements, leurs cheveux et leurs visages se couvraient d'une saleté indescriptible à cause du sang et de la poussière. Des cris d'une rage folle, brutale, accompagnaient chacun des coups donnés, tandis que des grognements, grommellements et halètements marquaient les coups reçus. Rien de plus authentiquement martial ne se vit jamais à Gettysburg ou Waterloo : la bravoure de mes parents à l'heure du danger sera toujours pour moi une source de fierté et de satisfaction. Au bout du compte les dépouilles en lambeaux de deux mortels rossés, brisés et ensanglantés fournirent la preuve solennelle que le responsable de cette querelle était orphelin.

* Like lightnings from the moutain cloud : citation approximative tirée du poème Marco Bozzaris de Fitz-Greene Halleck (1790-1867), célèbre à la fin du XIX^e siècle.

Arrêté pour avoir porté atteinte à l'ordre public, j'ai été, et suis toujours à l'heure qu'il est, jugé par la Cour des vices de forme et ajournements, d'où, après quinze années de procédure, mon avocat, remuant ciel et terre, est en train de faire transférer l'affaire à la Cour de renvoi en nouveau jugement.

Voici donc le récit de quelques-unes des principales expériences que j'aie faites dans le domaine des forces et des principes mystérieux de ce qu'on appelle l'hypnose. Qu'un individu mal intentionné puisse ou non s'en servir à des fins répréhensibles, cela, je ne saurais le dire.

L'Hypnotiseur (John Bolger, Hypnotist),
nouvelle d'Ambrose Bierce (1842-1914),
traduite de l'Américain par Marie Picard,
est paru dans le *San Francisco Examiner*
le 10 septembre 1893.

ISBN : 978-2-89668-314-7
© Vertiges éditeur, 2010

– 0315 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org